

C'était l'année de la perestroïka. Le Mur de Berlin était tombé deux ans plus tôt. Les ex Républiques soviétiques se libéraient les unes après les autres. Baba avait reçu une lettre de sa cadette restée de l'autre côté. Cela faisait cinquante-trois ans que le Rideau de fer les avait séparées. Cinquante-trois ans, toute une vie, toute la vie. Baba venait de fêter ses Noces d'Or avec sa caboche de mari, un ch'tiot picard au regard bleu acier. Les parents d'Alfred avait renié leur fils quand ils avaient appris qu'il voulait se marier avec la *Boche* ! Baba n'était pas Allemande, elle était Polonaise d'origine ukrainienne. Vera de son vrai nom avait été embauchée dans une ferme pour un contrat d'un an, conformément à la convention franco-polonaise de 1919 planifiée par la Mission Française de la Main-d'Œuvre, et la guerre avait éclaté. Ses patrons l'avaient fait passer pour muette devant l'occupant. Alfred travaillait dans cette exploitation comme ouvrier agricole depuis son certificat d'études. Ils s'étaient vus, reconnus, aimés, et s'aiment encore. Mais pour le Charles emprisonné durant la Première Guerre mondiale de l'autre côté du Rhin, tous ceux qui venaient de l'Est étaient des *Boches*. Alors le père d'Alfred avait vidé le compte bancaire de son fils au Crédit Agricole juste la veille de ses vingt-et-un ans. La perte de ses sept ans de labeur n'avait pas fait changer d'avis Alfred. Jean, son ami et maire du village, avait marié les amoureux en secret sans publier les bans pour que le Charles ne s'oppose pas à l'union. Et c'est sans un sou, sans famille, qu'Alfred et Vera avaient acheté à crédit à un vieux paysan édenté une petite mesure avant les prés au chemin du bout d'en haut. Les deux ouvriers agricoles avaient travaillé durs, nuit et jour, jour et nuit, pour jouir de cette maison faite de torchis et de briques dans laquelle s'épanouirent au fil des ans quatre garçons et une fille.

Allongée sur son carré d'herbes fraîches dans une allée du cimetière picard, Baba repense à sa vie d'exil et d'amour. La grand-mère aux treize petits-enfants entend les mots d'Alfred. « *J'ai dit non. Mon corps, je le donne à la science. Je ne veux pas être enterré !* » Baba regarde le ciel immensément grand qui plane au-dessus d'elle. La Française naturalisée a le cœur serré, elle ne veut pas mourir seule en terre étrangère. Oh, elle aime son pays d'adoption, sa Picardie de paradis, elle y a fait toute sa vie, mais à l'heure du dernier départ, elle ne peut se résoudre à demeurer seule pour l'éternité. « *Vieille caboche ! Jamais content !* » se marmonne-t-elle à l'adresse de son picard de mari. Baba jette un œil autour d'elle. Le carré d'herbes est encerclé par deux tombes joliment fleuries. Baba vérifie son propre emplacement sur le récépissé de la mairie qu'elle serre dans sa main, satisfaite. Jean, le toujours maire du village, a eu l'étonnante idée d'offrir une concession au cimetière pour les Noces d'Or de ses vieux amis. Jean, qui avait été secrètement amoureux de Vera, avait peur qu'avec la fin de l'URSS, Baba ne s'en retourne chez elle. Mais ce geste pour le moins singulier n'enchantait guère Alfred qui avait décidé de donner son corps à la science. Vera avait tenté de le convaincre de se faire enterrer avec elle plutôt que de finir *dépecer comme ch'lapin*, mais le vieux picard n'en démordait pas. En vérité, Alfred refusait l'idée d'être enterré à proximité de ses parents qui ne lui avaient plus jamais adressé la parole, ni à leurs petits-enfants, bien qu'ils habitaient de l'autre côté du village, en bas de la rue du bout d'en bas. Il se raconte même que le jour où leur petite dernière faisait la tournée des maisons pour les fêtes, sa grand-mère, que la petite ne savait pas être sa grand-mère, avait crié « *Mademoiselle, sortez de chez moi !* » Alors plutôt crever que d'être enterré dans la même terre qu'eux !

Avant de sortir du cimetière communal, Baba se ravise, vérifie que personne ne l'observe et se dirige vers la tombe qui fait face à l'entrée. Baba crache sur les médaillons des deux anciens à l'air très sévère qui la regardent, puis Baba sort son mouchoir et astique vigoureusement les médaillons. « *Que des vieux schnocks ! De père en fils !* » Charles et Suzanne Deschamps, feu ses beaux-parents, restent de marbre devant leur belle-fille à qui ils n'ont jamais adressé la parole mais qui prend soin de leur pierre tombale. C'était décidé, si le vieux n'en faisait qu'à sa tête, Baba allait se trouver un autre partenaire de trou, elle ne mourrait pas seule.

Alors qu'Alfred ronfle de son sommeil de juste, Baba n'arrive pas à dormir et se lève du lit. Dans le salon, la pleine Lune éclaire l'obscurité printanière. Baba fouille dans le placard qui jouxte la cheminée et en sort une boîte à chaussures élimée remplie de médicaments en vrac. Baba prend une plaquette au hasard et décapsule un cachet. Baba choisit toujours n'importe quel comprimé dans sa boîte à

chaussures qui lui sert de pharmacie. Un blanc, un bleu, ou un rouge ; à ses yeux, tous les médicaments sont gris. Baba avale la pilule bigarrée avec un grand verre d'eau. Zoe, la chatte tout de noir et de blanc poilue, bondit au même moment. Une photographie posée sur la cheminée tombe au sol. Baba ramasse le vieux tirage en noir et blanc. L'image représente une famille en habit traditionnel, un couple avec ses deux filles pose devant une balançoire tendue entre deux bouleaux devant une maison en rondins de bois. Baba entend une voix venue du confin de ses souvenirs. « *Les filles, venez au milieu de Simon et Anna, là juste devant la balancelle.* » La balançoire de la photographie commence à osciller de Baba. La vieille Ukrainienne murmure aux silhouettes qui s'animent sous ses yeux de nuit.

— *Papa, Mama, Svieta, Micha, où êtes-vous ?*

Baba marche sur la Perspective Liberté à Lviv, et embarque dans un bus pour son village natal qu'elle a quitté il y a plus d'un demi-siècle. Après deux heures sur les routes défoncées d'Ukraine, le bus bifurque à la fourche qui mène au petit village situé aux pieds des Carpates. Quelques centaines de mètres plus loin, le chauffeur s'arrête devant l'abri-bus en rondins de bois. Baba descend du car. Autour d'elle, tout est désert, seul un vieil homme semble assoupi sous l'auvent de tôle ondulée. Baba s'approche du villageois sans âge.

— *Qu'est-ce que tu veux, Petite Mère !? C'est ma femme qui t'envoie ?*, grommelle le vieil homme sans même ouvrir ses yeux perçants de Vieux Galitzianer à l'accent aigu qui n'a pas l'habitude qu'on vienne le déranger durant sa sieste.

— *Je ne connais pas ta femme, Petit Père*, se défend Baba dans son ukrainien d'antan.

En entendant la vieille langue de celle qui revient au pays avec des expressions si vieillottes, le Vieux Juif de Galicie ouvre un œil malicieux.

— *Ei, si tu la connaissais, tu fuirais toi aussi*, ironise le Vieux Juif sans âge en piquant ses deux tout petits yeux couleur transparence dans les yeux noirs de Baba. *Que veux-tu ?*

— *Je cherche Anna Olynyk et Simon Struk...*

Le Vieux Juif se lève d'un bond à l'évocation de Simon, son ami d'antan, de ce temps où la guerre frappait chaque maison, sans distinction. Sans un mot, le vieil homme pointe du doigt la direction du cimetière situé juste de l'autre côté de la route.

Il y a des dizaines de tombes aux nombreux homonymes. Baba ne sait où chercher. Qui est qui ? Curieux, le Vieux Juif a suivi cette étrange Étrangère revenue au pays des souvenirs ; il l'observe déambuler dans le cimetière, perdue dans la lettre des noms. Le Vieux Galitzianer interpelle Baba en yiddish.

— *Ei, Toi ! Tu es une revenante, n'est-ce pas, Petite Mère ?... Je te reconnais, tu reviens de loin... Cherche près du sorbier, tout au fond du cimetière, Anna est par là-bas.*

Baba remercie le vieil homme et se dirige vers le fond de l'allée désignée par le Vieux Juif. Elle passe devant des sépultures ornées de couronnes de fleurs colorées et débouche sur la partie du cimetière envahie par les ronces et les petits arbustes. Devant un tas de terre au milieu d'autres monticules aux hautes herbes, Baba s'agenouille. La vieille paysanne prélève une poignée de cette terre noire typique du pays ; Baba hume l'odeur terreuse de cet humus vivant qui lui rappelle le temps des récoltes avec son père ; Baba goûte une lichette de *tchernoziom* à la saveur de potasse. La terre est un

nectar qui coule dans ses veines, Baba voudrait la dévorer toute entière pour replonger dans les joies du passé, de l'enfance grande d'un rien.

— *Papa, Maman, où êtes-vous ?*

Le Vieux Juif pointe les blessures de la terre outragée de sa main ridée.

— *Gdie !? Ici ? Là ?... C'est trop tard, Petite Mère ! Cette partie du cimetière est abandonnée depuis la guerre, Étrangère, tu ne le savais pas ? On ne t'a rien appris ? On a même arraché des stèles pour paver les routes. Ei ! Avant, c'était avant, avant la chute, Petite Mère. Je suis le dernier ; beaucoup ne sont jamais revenus, tu sais. Ei ! Partout, des morts, Petite Mère, beaucoup de morts, Étrangère. Tu vois cette motte ? Ta mère est là.*

Baba regarde le petit monticule de terre désigné par le Vieux Galitzianer.

— *Et Simon ?* À l'évocation du prénom de son ami de jeunesse, le Vieux Juif se renferme.

— *Vaut mieux ne pas trop remuer la terre par ici, Étrangère !*

— *Et Micha ? Et ses hommes ? Où sont-ils ?*

En entendant le diminutif de Mikhaïl, le Vieux Juif se cache derrière un arbre. Baba l'entend fredonner Kalyna. *Il y avait une fille qui se tenait là ; une fille, une fille...*

Baba ouvre son cabas et sort une coupure de presse qu'elle présente au vestige de sépulture maternelle en parlant bien fort.

— *Maman, je suis mariée, j'ai cinq enfants, treize petits-enfants, et même des arrière-petits-enfants.*

Baba désigne chaque membre de la photographie de ses Noces d'Or qui chapeaute l'article paru dans Le Courrier Picard.

— *Lui, c'est Alfred mon mari, c'est un ch'tiot picard, mais un bon moujik !*

Baba scrute le tumulus dans l'attente d'un signe, mais la terre reste impassible. Dans le ciel, des chants traversent les nuées. Une volée d'oiseaux volent au loin jusqu'aux dômes dorés de l'église qui luisent du soleil encore tout épanoui de la fin de journée.

Baba descend la rue qui longe le campanile. Rien n'a changé depuis son départ. Le temps semble s'être arrêté. Devant la maison familiale, son enfance lui transperce le cœur. Baba respire une grande bouffée dans le jardin inchangé ; elle se souvient de la caresse des arbres où elle grimpait enfant, des noix à la liqueur sucrée, de l'odeur remuante de l'herbe après la pluie.

Baba toque à la porte. Après un temps aussi long qu'un voyage dans le loïn, la porte s'ouvre. À la vue de Baba, la cadette écarquille grand ses tous petits yeux, incroyablement.

— *Vera ?!*

— *Plus personne ne m'appelle comme ça. Je suis grand-mère, et même arrière-grand-mère. En France, tout le monde m'appelle Baba.*

— *Vera... Je pensais ne jamais te revoir.*

— *Maintenant, je suis là.*

Les deux sœurs se regardent ; toute leur enfance s’immisce dans leurs yeux, leurs ritournelles, leurs jeux et leurs rires, toutes les joies, faites de rien, à courir ensemble dans les forêts de bouleau, à nager dans la rivière ; et aussi toutes ces années de séparation, de chaque côté du Rideau de fer, cinquante et trois années qui embrasent un instant d’amour de peine irréparable.

Les deux sœurs, longtemps, se serrent dans les bras l’une de l’autre, leurs corps ne peuvent se détacher, chacune hume l’odeur des nattes tressées couleur vieillesse. Tout a changé chez chacune d’elles, elles ont vieilli et pourtant, rien n’a changé. Les corps n’oublient pas. L’autre est la même qu’on a quitté il y a si longtemps. Les corps se reconnaissent, d’instinct ; ils ne se sont jamais séparés, comme les deux faces d’une même pièce, seules les têtes croyaient avoir oublié, mais la toile du temps s’est juste étiré, chaque pas qui les éloignait l’une de l’autre a simplement élargi l’espace entre les mailles du tissu, mais les fils de l’amour sont plus solides que l’éternité elle-même.

Baba se réveille en sursaut. Où est-elle ? Svitlana ronfle paisiblement à ses côtés. Dans le silence de cette nuit agrandie d’une moitié de vie, Baba entend quelque chose qui cogne à l’extérieur de la maison. Doucement, elle se lève et sort sur le seuil de l’isba. Éclairée par la lueur de la Lune encore presque pleine, Baba aperçoit les vestiges de la vieille balançoire défraîchie qui pend toujours entre les deux bouleaux trônant au centre du jardin. La balancelle se balance toute seule, comme animée par une main invisible. « *Vera, mets-toi au milieu avec Svitlana. Voilà. Ne bougez plus.* » Vera sourit en entendant le dé clic de l’appareil photo de Micha.

— *Micha...*

Le vieux siège se brinquebale tout seul au bout de ses vieilles cordes de lin usées. Un bout d’écorce se détache du tronc. Vera ramasse le morceau où on peut encore lire les lettres « M » et « V » gravées au milieu d’un cœur. En un instant, tout autour de Vera, tout est Micha ; l’air, le ciel, la brise, la blancheur du bouleau tatouée des initiales de l’amour. Vera est frappée en plein cœur ; elle s’étale de tout son long sur le sol les yeux grand ouverts vers le ciel infiniment grand.

— *Micha !*

Svitlana rejoint sa sœur étendue dans sa nuit sans oubli.

— *Micha, où est enterré Micha ?*

— *Oh, Vera, pardonne-moi. Micha n’est pas mort. Il a été emprisonné et envoyé au Goulag, à Magadan. Il t’a écrit mais je ne t’ai jamais envoyé les lettres. J’avais peur, tu comprends. On était surveillés. J’ai caché ses lettres dans le pot de fleurs sur le balcon de notre appartement à Pripiat. Après la catastrophe, on a dû tout abandonner.*

Vera se redresse et se met à creuser la terre sous la balancelle sous le regard interrogateur de sa sœur. Après quelques efforts, les ongles noircis, Vera découvre la boîte en fer blanc qu’elle avait enfouie enfant. Vera sourit à sa sœur, l’œil coquin, prête à s’abandonner au grand sourire des larmes ; elle ouvre l’écrin rouillé par les années passées dans le sol ; dedans, d’anciens trésors d’enfants gisent, oubliés : des œufs peints dont la peinture s’est écaillée, deux petites poupées de lin jauni orné de fines broderies toutes effilochées et une petite flûte toute de bois. Svitlana exulte de surprise et de joie.

— *C’est la flûte que le Vieux Juif m’avait donnée !*

— *Comme tu m’as cassé les oreilles avec ce foutu morceau de bois !*

Vera rit de son grand rire de femme et rend la flûte soutirée il y a tant d’année à sa cadette.

— *Je l'ai cherchée longtemps...*

Svitlana souffle dans le tube. Un drôle de sifflement sort du bois. Les deux sœurs rient. Vera regarde Svitlana.

— *Demain, je pars pour Magadan, je dois retrouver Micha.*